

Présidentielle 2022 : « Les jeunes ruraux ne se sentent pas représentés, ni dans leurs préoccupations ni par quelqu'un qui leur ressemble »

Article publié le 02 mars 2022 dans le journal Le Monde

https://www.lemonde.fr/election-presidentielle-2022/article/2022/03/02/presidentielle-2022-les-jeunes-ruraux-ne-se-sentent-pas-representes-ni-dans-leurs-preoccupations-ni-par-quelqu-un-qui-leur-ressemble_6115787_6059010.html

Yaëlle Amsellem-Mainguy et Benoît Coquard, sociologues, analysent, dans un entretien au « Monde », le sentiment, exprimé par certains jeunes vivant loin des grandes villes, d'être invisibilisés.

C'est une population qui passe souvent sous les radars. Benoît Coquard, sociologue à l'Institut national de la recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (Inrae), auteur de *Ceux qui restent* (La Découverte, 2019), a mené une enquête auprès des jeunes ruraux de milieux populaires du Grand-Est, dans des campagnes en déclin. Yaëlle Amsellem-Mainguy, sociologue à l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (Injep), autrice de *Les Filles du coin. Vivre et grandir en milieu rural* (Presses de Sciences Po, 2021), a enquêté sur les jeunes femmes de milieux populaires dans quatre régions. A l'aune de l'élection présidentielle, les deux chercheurs éclairent le sentiment, exprimé par certains jeunes ruraux, d'être invisibilisés.

Comment situez-vous les jeunes ruraux par rapport au reste de la jeunesse et comment expliquer qu'ils ne soient pas plus pris en compte dans les politiques publiques ?

Yaëlle Amsellem-Mainguy : La représentation de la jeunesse est très urbano-centrée : plutôt de classe moyenne supérieure, diplômée, connectée, blanche, rendant de fait difficile la construction d'un contre-modèle rural, dans lequel les classes populaires sont surreprésentées. Dans le même temps, les jeunes ruraux sont souvent définis par défaut, sous l'angle des manques, et largement homogénéisés. Pourtant, leurs situations diffèrent selon les milieux sociaux, le genre, les territoires – en déclin ou attractifs –, mais aussi l'histoire industrielle locale et les emplois disponibles.

Ce n'est pas seulement en tant que jeunes et en tant que ruraux qu'ils sont invisibilisés, mais parce qu'ils sont pour beaucoup issus de milieux populaires, travaillent dans des secteurs précarisés, se trouvant parfois sur des marchés du travail sur lesquels l'Etat n'a plus de prise. Ces jeunes grandissent avec la contrainte de se positionner par rapport à la ville, avec cette injonction à la mobilité pour faire des études ou réussir sa vie. Or, la grande majorité n'y aspire pas et ne vit pas comme un échec le fait de rester en ruralité. Il y a donc un véritable enjeu à aller voir qui sont ces jeunes ruraux dans leur diversité, ce qui les préoccupe, pour justement être à même de produire des politiques publiques qui leur soient adaptées.

« Ce qui nous manque, c'est des représentants qui nous ressemblent (...), t'as pas un seul petit péquenaud de notre milieu. » Que vous inspire cette phrase d'une jeune à propos de la présidentielle ?

Benoît Coquard : C'est un constat lucide, puisque les classes populaires rurales ne sont pas représentées dans le champ politique. Certains candidats cherchent à masquer leur éloignement d'avec ces populations en mettant en avant leurs origines rurales, et tenter ainsi de faire oublier la distance sociale entre les « élites » politiques et les ouvriers, les employés... Mais ce genre de « storytelling » ne trompe guère.

C'est en partie pour ça que ces jeunes n'envisagent pas de voter, même si la politique au sens large les intéresse. Ils ne se sentent pas présents dans les débats par l'intermédiaire d'une candidature, que ce soit sur le fond, en matière de problèmes posés et de préoccupations, mais aussi sur la forme, par quelqu'un qui leur ressemble d'une manière ou d'une autre – goûts, valeurs, manières de parler... – et à qui ils pourraient s'identifier. Parmi les causes de cette absence, on peut pointer le fonctionnement des partis politiques dominants, qui, en leur sein, ne promeuvent que des candidats appartenant à des milieux privilégiés et urbains, ainsi que les médias qui décrédibilisent les manières de faire de la politique en tant qu'ouvrier, par exemple.

Les jeunes rencontrés se montrent sensibles à l'écologie, sans forcément mettre d'étiquette. Mais ils ont en même temps, le sentiment d'être culpabilisés par une « écologie urbaine » qu'ils jugent déconnectée de leurs contraintes...

B. C. : Sur le plan des représentations, il existe un mépris envers les classes populaires rurales, parfois associées à la figure du « plouc » ou du « beauf », dont la caricature serait « par nature » incompatible avec l'écologie. En retour, certains ruraux répliquent (en endossant parfois sciemment la caricature qu'on fait d'eux) contre des mesures écologistes en raison de ce qu'elles incarnent à leurs yeux : un style de vie bourgeois et urbain qu'ils jugent « donneur de leçons » et contre lequel ils se définissent.

Au quotidien, les jeunes ruraux vivent la dégradation de leur environnement en direct. Lorsqu'ils déplorent, par exemple, le réchauffement climatique, c'est en référence à la rivière du coin qui ne coule plus et les résineux morts sur pied dans leur forêt. Sauf que leurs conditions de vie ne leur permettent pas d'avoir un rapport purement contemplatif à la nature. Les jeunes que j'ai suivis sont dans des métiers manuels et présents loin de chez eux et déplorent que « tout est loin », notamment le travail et les services, alors que leurs aînés pouvaient, à une époque jugée meilleure, « tout faire à vélo » et ne pas être contraints à la voiture.

La valeur travail est centrale pour les jeunes ruraux rencontrés. En parallèle, on assiste à une quête de sens et à une remise en question du diplôme des diplômés... Que dire de ces dynamiques ?

B. C. : Les jeunes ouvriers ou employés dans les campagnes ne peuvent pas se permettre cette quête de sens et une remise en question de la valeur travail. Les ruraux ont tendance à faire des études plus courtes et à entrer plus tôt sur le marché du travail. Le travail est ce par quoi on accède à une respectabilité, tandis que son manque (de travail) vous colle une « sale réputation ». Durant mon enquête, les jeunes me répétaient que « ceux qui ne travaillent pas ne valent rien », et ce, d'autant plus fort que l'on se trouvait dans des campagnes en déclin, où la concurrence pour l'emploi était rude.

Dans ce contexte, les jeunes ruraux vont rarement contester leurs conditions de travail de peur de « se griller » vis-à-vis des employeurs locaux, de « passer pour un fainéant ». En retour, la figure du « bon travailleur » est très présente et constitue une véritable forme de réussite sociale, avec des modalités différentes selon le genre. Elle permet un certain renversement de la table des valeurs par rapport à la norme des études longues et du « jeune cadre dynamique », car à la campagne, un ouvrier ou une employée peuvent être davantage valorisés et reconnus pour leur travail que leurs homologues urbains.

Dans des territoires attractifs, ces jeunes doivent composer avec l'arrivée d'urbains issus de milieux plus favorisés... Qu'est-ce que cela produit ?

Y A.-M. : La valorisation du monde rural pendant la crise sanitaire et les images de Parisiens se pressant en gare ont fait réagir les jeunes, qui ressentaient à la fois une forme de revanche à voir leur campagne devenir plus désirable, mais aussi une violence symbolique dans le fait que ces gens-

là en aient un usage contemplatif – vie plus simple, authentique –, ne tenant pas compte de toutes les contraintes qu’eux peuvent y subir. Ils observent les citadins et se demandent s’ils supporteront les contraintes de la vie rurale à la longue.

Au quotidien, en contexte de pénurie d’emplois, la concurrence est rude entre les jeunes ruraux eux-mêmes, mais aussi avec ceux des villes qui viennent y faire un job d’été, par exemple. C’est le cas des zones touristiques, où la tension est exacerbée sur les emplois saisonniers. L’immobilier est un autre exemple : la présence d’urbains venus chercher une résidence principale ou secondaire a contribué à l’augmentation des prix. Dans bien des endroits, les jeunes du coin ne peuvent pas suivre et peinent à se loger, restent chez leurs parents par nécessité. Car s’ils peuvent s’appuyer sur leur réseau, celui-ci ne fait pas tout.